



GEN. LOUIS BOTHA.

LE VELD-GÉNÉRAL

Louis Botha.

D'après les notes d'un Français.

"Le chef burgher que j'admire et que j'aime par-dessus tout est le général Botha."

C'est ainsi que s'exprimait dans une de ses dernières lettres à son frère l'héroïque soldat dont la mort cause en France une grande émotion, mais aussi une grande fierté.

Cette appréciation du colonel de Villebois-Mareuil, qui n'avait pas l'habitude d'apporter son jugement des hommes et des choses un enthousiasme précipité qui est tranché ouvertement avec le caractère et le sang froid qu'on lui connaissait, est à lui seul un titre de gloire pour le général Louis Botha.

Il fallait que tout le bien que le glorieux soldat français pensait et disait du chef boër fût cent fois justifié. Et il l'était, puisque c'est à Botha que le président Kruger, d'accord avec le conseil supérieur de la guerre de la république sud-africaine, a confié la succession du général Joubert, comme généralissime des troupes fédérées, le jour même où l'illustre général-patriote boër était enterré.

Pendant que l'opinion française continue à réclamer des détails sur la mort de notre compatriote, tombé au champ d'honneur qu'il s'était choisi, voici qu'une lettre d'un Français de Johannesburg m'apporte sur le grand chef dont la haute valeur et les qualités de chef d'armée avaient tant séduit M. de Villebois-Mareuil des détails inédits qui ne manquent pas d'intéresser tout le monde.

Notre ami, qui se prépare à rentrer en France, et dont je dévoilerai le nom lorsqu'il le faudra, a vu le général Botha à Johannesburg, le 6 février dernier. Quelques temps auparavant, il avait eu le grand plaisir de passer une journée entière et de déjeuner avec le colonel de Villebois-Mareuil, à qui la colonie française, à son passage à Johannesburg, avait offert un brillant banquet sur l'initiative de notre honorable compatriote, M. Duval, directeur de la banque de l'Afrique du Sud, et de son distingué neveu, M. Charles Duval.

Botha était donc à Johannes-

burg au commencement de février. A cette époque, Joubert commandait encore en chef, et lord Roberts venait à peine de débarquer à Capetown.

Profitant d'un instant de répit que lui donnait la victoire de Spion-Kopje, à laquelle, comme on le sait, il avait pris une part si active, le "veld-général" Louis Botha se promenait comme un paisible citoyen dans les rues, presque désertes, de Johannesburg, en compagnie de sa jeune et charmante femme qui lui avait donné rendez-vous, entre deux batailles, dans la cité sud-africaine.

"Voulez-vous savoir, m'écrivit mon ami, qui est ce célèbre général Louis Botha, qu'on appelle dans le Veld et dans les villes le glorieux vainqueur de Colenso, et le vainqueur — avec le général burgher — de Spion-Kopje ?

"Je puis vous parler de lui : je sais que cela vous intéressera parce que dans notre pays on doit avoir les yeux fixés sur les chefs qui conduisent à la victoire ces troupes de braves. Tant pis si le télégraphe, au moment où ma lettre vous parviendra, vous aura fait connaître de nouvelles batailles et de nouvelles actions d'éclat des deux côtés.

"J'ai eu l'honneur de dîner avec le général Botha dans une maison amie. Son âge ? Trente-trois ans à peine. Le plus jeune de tous les chefs, mais non le moins illustre.

"A le regarder, jamais on ne se douterait qu'on a en sa présence l'homme qui a repoussé les Anglais sur la Tugela. Sa simplicité est inouïe. Il ne porte aucune des marques distinctives des vétérans du Veld.

"D'une modestie charmante, il met sur le compte des autres, de ses hommes surtout, qui lui obéissent au doigt et à l'œil, dont la confiance et son jugement sûr et sa décision est proverbiale, tous les hauts faits de guerre qu'à lui seul le pays indépendant est et doit être redevable.

"Vous pensez bien si je l'ai interrogé à table. Je me suis mis à votre place. Ah ! que n'aurais-je pas donné pour interviewer Botha !

"Rassurez-vous. Je l'ai fait à votre place. M'y suis-je bien pris ? Botha était-il de bonne humeur ? Est-ce ma qualité de Français ? Je crois que c'est un peu pour toutes ces raisons que le général n'a pas résisté à notre désir.

"Nous étions au moins une vingtaine après lui. Et sa jeune femme avait le droit d'être fière..."

"Quant à l'ascendant qu'il exerce sur les Burghers, c'est inouï. Ce jeune homme, à la barbe pleine, aux yeux clairs, au teint bronzé, mais à l'œil d'une douceur infinie, inspire une confiance qui, chez les troupes, va jusqu'au sacrifice absolu de la vie, lorsqu'il a donné un ordre.

"Par là il est doublement fort. "Il m'a dit lui-même qu'il était né à Greytown en Natalie, en 1864. Maintenant il demeure à Vryheid dans une grande aisance, due à son seul travail."

"On avait vu appria votre métier de soldat et de grand tacticien ? a demandé mon ami et correspondant au général.

"Oh ! je ne me donne pas pour un tacticien au sens européen du mot, a répondu le général Botha avec la modestie la plus charmante. Je ne vaudrais peut-être pas grand'chose dans une guerre européenne. Ici je suis utile, parce que mon expérience je l'ai acquise par la pratique. Et la pratique la meilleure c'est la guerre. Je n'appartiens à aucune école.

"Mon chef Lucas Meyer lui-même m'a enseigné la guerre, lors de l'expédition contre les Caffres. C'est sa méthode que j'ai adoptée. C'est à elle que je dois d'avoir été heureux en décembre, contre Buller à Colenso, et ces jours-ci d'avoir pu contribuer à déloger les Anglais de Spion-Kopje.

"Ma carrière militaire, c'est le champ de bataille. Là seul on peut apprendre. Et si j'ai quelque mérite, c'est à la bienveillance et à l'amitié de notre vénéré président Kruger que je dois surtout d'avoir été choisi parmi ceux qui commandent les troupes fédérales."

Botha ne dit pas que sa popularité est assise depuis les grands services que ses conseils avaient déjà rendus au pays libre dans le Volks-Raad, où ses avis étaient toujours suivis.

La conversation a roulé naturellement sur Colenso et Spion-Kopje, et le général Botha, avec sa simplicité, a raconté comment il avait gagné la bataille.

Il faudrait citer tout le récit des dispositions prises par le général pour tenir tête au général Buller sur la Tugela, dispositions si heureuses qu'elles lui permirent d'infliger au général anglais le désastre le plus retentissant de la guerre.

Mais on a tellement parlé de Colenso, et ce haut fait de guerre est déjà si éloigné de nous, que je mets à plus tard le plaisir de relater cette page vécue : la bataille de Colenso racontée par Louis Botha.

Qu'il me suffise de rapporter, d'après les notes que j'ai sous les yeux, cet épisode pittoresque et terrible de la grande lutte. Le général Botha raconte d'abord comment il avait pris ses dispositions pour placer ses commandos boërs aux trois endroits où il lui semblait que Buller et ses forces devaient passer.

Ses prévisions se réalisèrent entièrement, et ses moindres dispositions trouvèrent leur justification. Ici, je laisse la parole au héros boër :

"... Le troisième point d'attaque, raconte le général Botha, devait être, à mon idée, au centre, le pont aux chariots jeté sur la Tugela.

"Là, les Anglais ont d'abord manœuvré avec les canons vers le nord, et, ayant fini par les mettre en place, ont tiré sur nos positions pendant quelque temps. "J'avais donné des ordres sévères pour que, sous aucun prétexte, on ne répondît à leur feu du côté de nos batteries, donc muets, les Anglais se sont décidés à ratteler leurs canons et se rapprochèrent à deux cents mètres du pont du chemin de fer.

"A ce point était massé le commando de Krügersdorp, sous les ordres du field-cornet Vieck, et les gens du Vryheyder, à la tête desquels j'avais placé leur concitoyen, le field-cornet Emmett.

"Eux aussi, voyant les Anglais se rapprocher se sont, en vertu de mes ordres, abstenus de tirer. Mais quand le moment m'en a paru choisi, alors le feu a été terrible.

"La portion principale de l'infanterie anglaise avançait vers la rivière, du côté gauche du chemin de fer. J'avais placé sur un kopje, à peu de distance de là, Oosthuysen, commandant de Krügersdorp, et aussi le field-cornet Kemp, également de Krügersdorp.

"Ils ont tous accueilli l'infanterie anglaise par une fusillade sans merci. Et quand les Anglais virent le danger couru par les canons qui allaient être pris, oh ! alors ils ont fait des efforts héroïques pour traverser nos rangs et aller chercher les canons. Par cinq fois, l'ennemi a cherché à passer, cinq fois la plupart d'eux ont tombèrent sous une grêle de balles.

"Anssiôt qu'un lot était par terre, je voyais un autre le remplacer, s'avancer vers nous pour tomber de même..."

"On m'a dit le soir du combat que, pour être sûr que ces héros soldats n'auraient pas la velléité de reculer, les officiers qui commandaient ceux qui restaient en réserve, en arrière, obligeaient les hommes à tirer dans les dos aux camarades qui fondaient sur nous. Je n'ai rien vu de pareil. Je n'y crois pas.

"Voyant cependant que le résultat auquel ils essayaient d'arriver était au-dessus des forces humaines, les Anglais ont fini par renoncer à leurs efforts désespérés et laissèrent leurs canons entre nos mains.

"Les artilleurs de ces batteries ont été tous tués par les hommes du lieutenant Pollman de Johannesburg, que j'avais envoyé avec ses hommes pour empêcher de reprendre les canons anglais."

Botha me fournit ce détail : "J'ai encore devant mes yeux la vision de ce jeune lieutenant anglais, que nous trouvâmes le corps étendu près d'un canon.

"Ce n'était autre que l'héroïque lieutenant Roberts, fils du maréchal, qui depuis a été chargé par le gouvernement de la Reine de prendre en main la direction des opérations militaires contre les troupes fédérales.

L'artillerie de Botha, en cette journée mémorable, ne se composait que de 4 canons et d'un Maxim, sous les ordres de Prétorius.

"Pendant que je parle de notre bataille, dit le général Botha, laissez-moi vous dire toute l'admiration que j'ai pour le digne fils de Horning Prétorius, ancien lieutenant-colonel de l'artillerie du Transvaal."

La bataille avait duré de l'aube à quatre heures de l'après-midi. Grâce à mon aimable corres-

pondant, je puis répéter la confiance que lui a faite le général Botha, sur la cause première, initiale de la victoire qu'il remporta à Colenso :

"Dans la nuit qui précéda la bataille, un éclaircieur était venu me prévenir que le camp anglais était en plein mouvement et vivement éclairé.

"Cela se voyait de loin. C'était nous prévenir qu'une action allait s'engager au point du jour, je me tins donc sur mes gardes, et dans un grand silence et dans "l'obscurité", nous veillâmes aux derniers préparatifs."

Maintenant que la question de la sépulture du colonel de Villebois-Mareuil sur le champ de bataille de Boshof excite notre attention, il n'est pas sans intérêt de reproduire cette appréciation du généralissime boër sur la façon dont les Anglais enterrèrent leurs morts :

"Le soir de la bataille, je reçus une lettre du commandant anglais, me demandant un armistice de vingt-quatre heures pour lui permettre d'enterrer ses morts. J'acquiesçai.

"Malheureusement, ils ont enterrés si hâtivement et si sommairement que le surlendemain le champ de bataille présentait un coup d'œil terrible : il m'est arrivé de voir des bras et des jambes émerger du sol. C'était lugubre. J'ai fait faire le nécessaire par nos hommes pour enterrer les corps de nos ennemis plus convenablement."

Cette même constatation, Botha eut l'occasion de la faire encore au lendemain de Spion-Kopje : au lendemain de cette brillante victoire, Botha, d'après son propre récit, dit à Prétorius :

"—Avez-vous compté les morts ennemis ?

"—Oui, j'en ai compté 650. Et il y en a 350 sur l'autre versant, au moins.

Le général boër déclare que beaucoup de morts anglais n'ont pas été enterrés à Spion-Kopje.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 26 avril — Indications pour la Louisiane — Temps-pluies locales vendredi et samedi; vents frais du sud-est.

LA GRANDE

Question Actuelle.

Il y a un fait aujourd'hui très certain. Les Républicains sont bien unis. Ils ont un candidat unique, qui sera accepté par tous, sans presque aucune exception, M. McKinley. Ce candidat a fait des fautes nombreuses, des fautes colossales. Jamais président de l'Union n'a eu plus belle partie à jouer. C'est sous lui, sinon par lui, que l'union américaine a fait ses premières conquêtes en dehors du pays; c'est sous lui qu'elle s'est transformée et est devenue un des plus grands, des plus puissants États du monde entier. Le fait était prévu, cela est vrai, il était la conséquence logique, forcée, fatale des progrès prodigieux accomplis par la république américaine.

Il ne fallait qu'une occasion pour que le pays prit enfin la place qui lui revenait de droit. Cette occasion, la question cubaine, la lui offrit, et il en a profité; rien de plus naturel. Cette situation, sans précédent dans l'histoire de l'Union, il l'a gâtée par ses fautes; mais il n'en possède pas moins un grand prestige aux yeux de la nation, et nous concevons que le parti républicain se groupe autour de lui, pour se sauver, car son nom rappelle de grands souvenirs.

A côté du parti républicain se dresse le parti démocrate, qui ne manque pas de force, lui non plus; mais il est divisé sur une question malheureuse — celle de l'argentisme, soulevée par M. Bryan et qui, par malheur, a fait toute sa renommée. Aujourd'hui cette question divise le pays, divise le parti, et il est bien permis de se demander s'il n'y a pas de danger à la remettre sur le tapis, à la veille des élections. Sur toutes autres questions d'où dépend l'avenir de l'Union, la majorité de la nation fait cause commune avec M. Bryan. La question d'argent, posée, comme elle l'a été par lui, il y a quatre ans, est la seule source des hésitations des uns, des oppositions des autres. Disons le mot vrai : elle fait la force du parti républicain. Comment les partisans de M. Bryan ne voient-ils pas que c'est là, et là seulement, que se trouve le danger ? Faut-il sacrifier au triomphe d'un système qui cause tant de divisions, l'avenir d'un grand parti qui, seul, peut le sauver des dangers que lui font courir les aspirations monstrueuses, anti-libérales, despotiques même, du parti républicain ?

Il n'y a qu'un parti à prendre pour ramener l'union dans le parti démocrate qui, en ce moment, a pour lui la majorité, c'est de faire le silence sur la question de l'argentisme. Il est à espérer que les conseillers de M. Bryan travailleront ardemment et réussiront à lui dessiller les yeux. C'est là, croyons-nous, une

affaire déjà faite, et son entourage n'a guères qu'à précher un homme à moitié converti. Une seule chose arrête encore M. Bryan, l'amour-propre. Qu'il le foule aux pieds; qu'il laisse de côté cette question du bi-métallisme avec la sottise, la malhonnêteté proportion de 16 à 1, et la victoire de la démocratie, et la civilisation, est assurée.

M. Joseph Bertrand.

M. Joseph Bertrand, qui vient de mourir, n'aimait pas beaucoup que l'on s'occupât, dans les journaux, de sa personne. Dernièrement, un écrivain biographe s'était présenté chez lui, rue de Tournon, pour solliciter quelques renseignements sur sa carrière scientifique.

—Des notes biographiques? s'écria M. Joseph Bertrand, non, je ne puis vous en donner. Et comme le visiteur lui demandait le motif de cette réserve, M. Joseph Bertrand ajouta : —Parce que je me suis jusqu'ici obstinément refusé à le faire. Chaque fois que l'on m'a soumis une demande de ce genre, je l'ai écartée. Ainsi, il existe sur moi des biographies qui ont été publiées dans plusieurs recueils encyclopédiques; mais, quand on m'en adressait les épreuves pour y faire des corrections, je les renvoyais aussitôt sans même y jeter un coup d'œil. Aussi suis-je totalement étranger à tout ce qui a été dit et publié sur moi. Je vais même plus loin : je regrette que les lois françaises ne puissent pas réprimer ou empêcher la publication de détails biographiques ou autres sur une personnalité quelconque. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que M. Joseph Bertrand avait lui-même jadis biographié nombre de savants!

82e ANNIVERSAIRE.

Le roi de Danemark, qui vient de célébrer son 82e anniversaire, est le souverain le plus âgé d'Europe après le Pape Léon XIII, dont la monarchie n'est que spirituelle, et, après le grand-duc de Luxembourg, dont le sceptre ne pèse pas bien lourd dans la balance des destinées du monde. Le roi Christian, doyen des têtes couronnées, compte un printemps de plus que la reine Victoria qui atteindra sa quatre-vingt-unième année le 24 mai prochain. Par contre, le reine d'Angleterre occupe le trône depuis près de soixante-trois ans, tandis que le roi Christian régnait depuis trente-trois ans seulement. Son avènement remonte à 1863, l'année même où sa fille aînée épousa le prince de Galles. Quant au grand-duc Adolphe de Luxembourg, il n'a revêtu la dignité souveraine qu'en 1890. Après le roi de Danemark, le plus vénérable souverain d'Europe est le roi des Belges. Il compte aujourd'hui soixante-cinq ans révolus. Né le 9 avril 1835, il est monté sur le trône le 10 décembre 1865.

VIN MARIANI

Le Tonique Renommé. Recommandé par la Profession Médicale dans le monde entier et déclaré, depuis trente-cinq ans, le tonique stimulant le plus sûr, le plus efficace et le plus agréable au goût. Un préventif contre la Grippe. Chez tous les Pharmaciens. Refusez les Substitutions.

Le roi de Danemark, qui vient de célébrer son 82e anniversaire, est le souverain le plus âgé d'Europe après le Pape Léon XIII, dont la monarchie n'est que spirituelle, et, après le grand-duc de Luxembourg, dont le sceptre ne pèse pas bien lourd dans la balance des destinées du monde. Le roi Christian, doyen des têtes couronnées, compte un printemps de plus que la reine Victoria qui atteindra sa quatre-vingt-unième année le 24 mai prochain. Par contre, le reine d'Angleterre occupe le trône depuis près de soixante-trois ans, tandis que le roi Christian régnait depuis trente-trois ans seulement. Son avènement remonte à 1863, l'année même où sa fille aînée épousa le prince de Galles. Quant au grand-duc Adolphe de Luxembourg, il n'a revêtu la dignité souveraine qu'en 1890. Après le roi de Danemark, le plus vénérable souverain d'Europe est le roi des Belges. Il compte aujourd'hui soixante-cinq ans révolus. Né le 9 avril 1835, il est monté sur le trône le 10 décembre 1865.

M. Joseph Bertrand.

M. Joseph Bertrand, qui vient de mourir, n'aimait pas beaucoup que l'on s'occupât, dans les journaux, de sa personne. Dernièrement, un écrivain biographe s'était présenté chez lui, rue de Tournon, pour solliciter quelques renseignements sur sa carrière scientifique.

—Des notes biographiques? s'écria M. Joseph Bertrand, non, je ne puis vous en donner. Et comme le visiteur lui demandait le motif de cette réserve, M. Joseph Bertrand ajouta : —Parce que je me suis jusqu'ici obstinément refusé à le faire. Chaque fois que l'on m'a soumis une demande de ce genre, je l'ai écartée. Ainsi, il existe sur moi des biographies qui ont été publiées dans plusieurs recueils encyclopédiques; mais, quand on m'en adressait les épreuves pour y faire des corrections, je les renvoyais aussitôt sans même y jeter un coup d'œil. Aussi suis-je totalement étranger à tout ce qui a été dit et publié sur moi. Je vais même plus loin : je regrette que les lois françaises ne puissent pas réprimer ou empêcher la publication de détails biographiques ou autres sur une personnalité quelconque. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que M. Joseph Bertrand avait lui-même jadis biographié nombre de savants!

82e ANNIVERSAIRE.

Le roi de Danemark, qui vient de célébrer son 82e anniversaire, est le souverain le plus âgé d'Europe après le Pape Léon XIII, dont la monarchie n'est que spirituelle, et, après le grand-duc de Luxembourg, dont le sceptre ne pèse pas bien lourd dans la balance des destinées du monde. Le roi Christian, doyen des têtes couronnées, compte un printemps de plus que la reine Victoria qui atteindra sa quatre-vingt-unième année le 24 mai prochain. Par contre, le reine d'Angleterre occupe le trône depuis près de soixante-trois ans, tandis que le roi Christian régnait depuis trente-trois ans seulement. Son avènement remonte à 1863, l'année même où sa fille aînée épousa le prince de Galles. Quant au grand-duc Adolphe de Luxembourg, il n'a revêtu la dignité souveraine qu'en 1890. Après le roi de Danemark, le plus vénérable souverain d'Europe est le roi des Belges. Il compte aujourd'hui soixante-cinq ans révolus. Né le 9 avril 1835, il est monté sur le trône le 10 décembre 1865.

L'eau pure est un bienfait que nous tenons des dieux, mais celle d'Abita fait cent fois plus de bien. A 6 c. le gallon, achetez: c'est pour [rien]

Feuilleton

DE :

L'Abille de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

DEUXIEME PARTIE.

XIII (Suite.)

me Joubert éclata de rire : —Oh ! Pôssaité, pas encore... Quelle enfant respectueuse ! —Et soumise ! acheva la jeune

filie, qui, après deux ou trois détours, trouva moyen d'ajouter en frôlant la monture de Frédéric : Vous savez, elle ne parle plus de son Faradet !

Les deux femmes pédalaient à nouveau, côte à côte. Marcelle, qui activait autant que possible le mouvement : —Tu vois, on s'amuse au Val-Rose... Puis, il paraît que c'est intéressant, les vendanges !

—On ne nous invite que par politesse, avec ce deuil dans la maison...

—Au contraire, cela les distrait.

—Allons, nous irons. Et Marcelle pensa : —Demain, à notre visite chez les Varagniez, je saurai à quelle époque arrivera là-bas M. Frédéric Silvère.

Seulement à l'allée des Acacias, près de la Cascade, Claude maitrisa sa bête.

Sa surexcitation tombait peu à peu.

Cela le suivrait donc, le guet-terait partout, l'obsession ?

En pleine promenade matinale, dans le riant décor de cette partie du bois de Boulogne, qui est une des plus jolies, à l'instant où, l'esprit au calme, il chevauchait près de son fils, à quelques pas devant lui, la silhouette gracieuse de sa fille en robe collante d'amazone, à un tournant de bois où l'on allait s'enfoncer ensemble, ce mot retentissait à son oreille : la Val-Rose !

Oui, il irait là-bas...

Il le fallait...

Seulement lorsqu'il aurait, par un séjour prolongé dans le logis néfaste où avait sombré, sans que nul s'en doutât, son bonheur et son honneur, forcé sa volonté, à dominer sa conscience, il ne souffrirait plus cette torture intolérable qui, à l'instant égale-ment où il s'y attendait le moins, pourrait le trahir.

Quand son fils le rattrapa, heureux de ce bout de course échevelée qu'il eût voulu continuer, Claude lui dit un peu haïrat :

—Nous ennuions pu poser longtemps là-bas... et je dois rentrer à heure fixe.

Jean se retourna.

—Voilà Frédéric et Marie-Thérèse, ils n'ont pas dû être non plus fâchés de changer un peu d'allure...

Il flattait Abel, tapotant de la main son col allongé.

—Ce sera une bonne bête, bien obéissante, bien sage... As-tu remarqué la façon dont je l'ai arrêté... court !

—Oui... Je commence à croire que j'avais tort... Voi-tu mon fils, les parents deviennent rapidement superstitieux... quand ils ont perdu un enfant.

—Nous n'allons pas jusqu'à Longueclamps ? demanda Jean pour couper la triste allusion.

—Non... reutrons par la même direction, j'ai affaire.

Ils reprirent, après un mouve-

ment à droite, une autre allée réservée.

Les deux jeunes gens approchaient ; ils n'auraient qu'à le suivre.

Le galop qui lui frottait de l'air au visage n'empêchait pas Marie-Thérèse de penser aux paroles qui venaient de frapper son père.

Frédéric songeait à cette échevelée de Marcelle, toujours choquante, sympathique quand même, tout plein jolies dans son costume presque masculin.

Il se disait, bien que celui-ci fût absolument le mari qui convenait à Mlle Joubert, en attendant mentalement la phrase d'adieu de cette dernière :

—Tant mieux pour Faradet, il en sera quitte pour porter ailleurs ses intentions matrimoniales.

A deux reprises, depuis la folle démarche de Marcelle auprès de lui, ils s'étaient retrouvés chez des amis communs.

La jeune fille ne se montrait pas plus embarrassée la première fois que la seconde.

Elle ne faisait qu'une allusion à cette équipée, correcte peut-être à son point de vue, ou du moins sauvegardant les apparences, puisqu'elle avait lieu, à l'heure des consultations, dans le cabinet de l'avocat.

—Dites-donc, vous deviez me trouver cocasse, l'autre jour ?... Maman me portait tellement sur les nerfs depuis une semaine que

je ne savais plus à quel saint me vouer... De vrai, j'aurais fait des bêtises !

Il avait souri comme tout à l'heure ; et l'on ne reparlait de rien.

La mère et la fille viendraient-elles au Val-Rose ?

Il espérait bien que non.

Ne pouvant guère s'y trouver, lui, qu'en septembre, l'époque certainement de leur visite, si l'une accédait au désir de l'autre, ils risquaient fort de s'y installer de compagnie.

Et, peu sensible au tragique souvenir d'une femme rapée, injuste, méchante, qu'il n'avait point connue, il se faisait un tel bonheur de ce séjour d'un mois ou deux après de la fiancée, qu'il s'occupait de reconquérir assez pour qu'elle revint sur la détermination repoussant si loin leur mariage ; il se promettait tant de moments très doux dans l'intimité de la vie quotidienne, loin du bruit, loin du monde, en pleine solitude d'une campagne fertile et belle, que tout ce qu'il croyait devoir veoir se jeter au travers de ce rêve, le contrariait à l'avance.

Ces dames ne pouvaient être que des trouble-fête, la mère encombrante, la fille déconcertante avec ses boutades, et dont la présence dans l'arrière-pensée qu'elle éveillaît à tout instant, chez lui, la certitude plûtôt, qu'il avait de son sentiment, serait singulièrement difficile à sup-

porter.

Il ne manquait plus que sa fiancée l'engageât encore à l'épouser !

Enfin, cela ne l'empêcherait point d'aller au Val-Rose.

Il s'était déjà tiré d'un mauvais pas, il se tirerait bien d'un autre.

Cette petite folle de Marcelle — il se sentait une pitié aussi pour elle — en prendrait son parti.

Marie-Thérèse dit elle reculer indéfiniment leur union, ce n'était pas elle qu'il épouserait.

—A quoi pensez-vous, Frédéric ? demanda Mlle Varagniez, qui tournait les yeux vers lui, et voyait la contraction de ses sourcils.

Les chevaux avaient repris un trot égal, côte à côte.

Le cavalier et l'amazone, s'effleureraient presque.

—A vous, répondit-il, avec un mouvement de la tête de son côté.

Elle le regarda plus profondément, un sourire à la bouche.

Lui se sentait fort pâle, de l'émotion intense de l'homme très épris.

—Comme vous êtes belle !... Je ne vous ai pas encore vue aussi ravissante.

—Qu'ai-je donc de plus que les autres jours où vous m'avez vue... ou vous me disiez la même chose ?

—Même chose ! je la même chose f... C'est que, pour les

amoureux, la beauté de la femme aimée, va toujours croissant...

Si nous nous revoyons demain, je vous retrouverai encore plus charmante.

—Pauvre ami !

—Sérieusement... l'air, la course, vous donnent une de ces jolies mines... Ah ! si je pouvais ajouter : le plaisir partagé... de nous trouver ensemble.

—Vous le pouvez ; je suis très contente de cette rencontre, que nous n'avions point préméditée.